

Les années de guerre

En outre, la situation internationale s'assombrissait de plus en plus. Il y avait d'abord eu l'Anschluss en mars 1938, soit l'invasion, puis l'annexion de l'Autriche par les armées d'Hitler. En automne de la même année, c'était les accords de Munich, in extremis avant le déclenchement d'une guerre.

En mars 1939, le potentat allemand reprenait ses vociférations et réclamait les Sudètes à la Tchécoslovaquie où les minorités allemandes étaient soi-disant malmenées. Il avait fallu céder au dictateur pour éviter un conflit que la France et l'Angleterre redoutaient. Mais insatiable, le Führer reprenait bientôt ses revendications. Cette fois, il s'en prenait à la Pologne où le fameux couloir de Dantzig empêchait la jonction du bloc allemand avec Königsberg et la Prusse orientale.

Cette fois, c'en était trop, les Alliés ne céderaient plus.

Au début septembre, passant outre aux avertissements reçus, les Allemands envahissaient la Pologne, imités quelques jours après par l'Union Soviétique qui avait conclu un pacte de non-agression avec Hitler le 23 août. Un pacte qu'on aurait pu appeler : le partage de la Pologne.

Le même jour de l'invasion, Paris et Londres déclaraient alors la guerre à l'Allemagne (la France avait d'ailleurs un pacte de solidarité avec la Pologne). L'Europe était en guerre.

Mais les Alliés n'étaient en réalité pas prêts pour la guerre. On avait signé le traité de Versailles en 1919, mettant fin à la guerre 1914-18, puis était venue la Société des Nations, cette institution internationale acclamée unanimement et qui devait mettre fin à tout conflit dans le monde, la guerre n'existerait plus !

Dès lors, les Alliés avaient oublié leurs soucis et s'accordaient la vie paisible. Il y avait d'autres préoccupations, c'était le chômage. En France, la politique intérieure faisait les beaux jours des ministres. On passait son temps à changer de gouvernement. Le Front populaire était apparu et les dissensions intérieures occupaient la une des journaux.

Même assoupissement outre-Manche, la guerre, e'était bien fini, occupons-nous enfin d'autres choses.

Et pendant ce temps, en Allemagne, la République de Weimar ayant traîné les pieds, le chômage régnait et on devait payer la dette de guerre 14-18. Les affaires allaient mal, le mécontentement croissait.

En 1933, un obscur caporal de l'armée autrichienne prenait le pouvoir en Allemagne, salué par les jeunesses nazies (national socialismus). Le vieux président Hindenburg avait dû céder sa place de Chancelier à Adolf Hitler. Celui-ci, aux ambitions démesurées, redonnera un élan à l'économie allemande en proie au chômage. Comment ? En réarmant ! Les usines travaillaient à nouveau, Hitler était le sauveur de la nation allemande et l'armée renaissait.

En 1939 donc, Hitler était prêt, il disposait d'un armement moderne, les chars d'assaut avaient remplacé les chevaux, l'aviation du maréchal Goering devait forcer le destin.

Rien d'étonnant dès lors qu'Allemands et Soviétiques aient envahi en un mois la Pologne, ce pays qui n'avait que ses chevaux à opposer aux blindés allemands.

La Mob

La guerre a éclaté, on l'a vu. Au village, chez Jules, rien n'est en somme bouleversé, puisque lui-même ne fait plus de service et Jean avait été renvoyé de l'école de recrues à cause d'un souffle au coeur.

Par contre, à la Muratte, si Gaston était affranchi en raison de sa jambe, en revanche Félix Monnard, ce fidèle fruitier qui vient chez nous depuis plusieurs années est mobilisé.

Depuis sa fenêtre de la Muratte où il vient de faire sa "reposée" de l'après-midi, Gaston voit arriver en trombe Félix qui vient du Chalottet. Il l'interpelle, craignant le pire :

- Où vas-tu ?

Félix, superexcité, haletant, s'arrête :

- On fout le camp, on s'en va, mobilisation générale !

Il arrive vers Gaston, se change et descend au village prendre le train pour rejoindre son bataillon 15 du Régiment fribourgeois.

Il faudra bien le remplacer car Gaston et Dumoulin, le bouèbe, ne peuvent à eux deux s'occuper des trente vaches et des veaux à la Muratte, plus faire le fromage ou les vacherins. Heureusement, il y a encore du monde à la maison et c'est Samuel qui montera remplacer Félix là-haut.

Aux Charbonnières, la plupart des hommes sont partis. Certains ne sont pas loin puisqu'ils sont en couverture-frontière et occupent le secteur du bataillon 215, l'Isle - Pétra-Félix - L'Abbaye - Le Pont. Et même un groupe d'alerte à la douane des Charbonnières, "les Riches" comme les appelleront les autres camarades, à cause de la grande solde qu'ils avaient là-haut, vu qu'ils se nourrissaient eux-mêmes, renforçant les gardes-frontière.

Mais les jours passaient et on ne voyait pas venir le temps de la libération qu'on nous promettait. Ainsi, les plus jeunes avaient-ils passé plus d'une année sans être démobilisés. C'était long et on se lamentait, mais qu'était-ce comparé aux pays voisins en guerre et où des hommes tombaient chaque jour !

1940

Quelques mois après la campagne de Pologne, les Soviétiques avaient attaqué la Finlande où les troupes du Maréchal Mannerheim résistaient héroïquement.

Plus près de nous, la guerre avait soudain pris un tournant dangereux pour la Suisse : les Allemands gagnaient sur tous les fronts. Après la Pologne, ils avaient envahi le Danemark et la Norvège en avril, sans rencontrer beaucoup de résistance.

La guerre à nos frontières

10 mai, nouvelle mobilisation générale en Suisse avec l'attaque allemande sur la Hollande, la Belgique et les Flandres, la guerre cette fois non loin de nous. Les Allemands sont irrésistibles, la Hollande est balayée en 4 jours. La Belgique suivra bientôt. La Wehrmacht envahit la France, c'est bientôt le désastre de Dunkerque où les Anglais tentent de se réembarquer. Hitler fonce sur Paris qui sera déclarée ville ouverte. Les Français paient bien cher leur insouciance et leur impréparation à la guerre. C'est la déroute et bientôt l'armistice que demande le Maréchal Pétain qui s'est dévoué pour sauver, ce qui peut encore l'être, de la France.

Il sera bien mal récompensé à l'heure du jugement. La France à genoux implorant la clémence des vainqueurs. Les dures années d'occupation commencent. La Suisse est cernée par les armées allemandes et italiennes. L'horizon est bien sombre.

Hitler fait alors face à l'Angleterre et les bombardements intenses semblent devoir précéder un prochain débarquement. 1940 s'achève dans un climat bien inquiétant. Les Anglais sont seuls face aux Allemands et l'aviation du Maréchal Goering multiplie ses raids meurtriers sur Londres et Coventry.

Mais un grand homme tient la barre en Grande-Bretagne, c'est Winston Churchill qui saura galvaniser le courage de ses concitoyens. L'Angleterre ne cédera pas. Pendant ce temps, le Général De Gaulle appelle la France libre à continuer le combat.

Dans ce livre, consacré à la famille Jules de l'Épine, on pourra penser qu'on parle beaucoup de la guerre. C'est qu'elle a marqué la vie d'alors, la guerre. On vivait avec, à l'exemple de l'oncle Arthur qui venait régulièrement faire le point de la situation pendant le dîner, dévoilant sa "stratégie" à lui, partisan inconditionnel de la France. En parlant de l'armée française qui n'entreprenait que peu ou rien en 1939-40, il prétendait que les Français étaient en train de miner la fameuse ligne de défense allemande Siegfried le long du Rhin.

- Elle va gicler, je vous dis !, et il se fâchait même devant nos propos moqueurs.

1941

L'année ne présage rien de bon. La France a perdu la guerre. Les Allemands sont là, derrière. La Suisse, on l'a vu, est pratiquement encerclée par les puissances de l'Axe (Allemagne-Italie).

Dans la famille, dès le début de février, voilà Samuel qui part à Morges s'équiper pour son école de recrues à la caserne de Lausanne : 4 mois et ensuite la mobilisation. Oh, ce n'est pas encore la guerre bien sûr, et chaque samedi, on pourra rentrer gentiment à la maison où tout va pour le mieux encore.

Les frères sont à la laiterie et au domaine, Marie tient le ménage et Ada travaille à la fabrique. Les parents sont toujours là et se portent encore bien.

Le conflit s'étend

Mais la guerre continue, implacable; Mussolini, à son tour, grisé par les succès de son allié allemand, veut faire sa part et envahit la Grèce, mais l'avance piétine. Au mois d'avril, ce sont les Allemands qui cette fois envahissent la Yougoslavie, puis la Grèce.

Au mois de juin encore, coup de théâtre à l'Est, l'armée allemande insatiable envahit la Russie, entraînant Roumains, Finlandais et d'autres dans l'infamale tourmente, l'Europe est à sang.

L'avance des blindés du Général Guderiam est foudroyante. Hitler jubile, il est à son apogée, mais la chance va bientôt tourner.

L'automne arrive et bientôt l'hiver précoce. Les Allemands veulent forcer la décision. Hélas pour eux, le destin ne suivra pas. Des pluies persistantes enlissent peu à peu les blindés et bientôt un hiver rigoureux s'abat sur l'armée allemande mal préparée pour un hiver dans les glaciales plaines russes. Une nouvelle Bérésina commence.

La légende racontait alors qu'Hitler en visite à Paris, au tombeau de Napoléon, lui aurait raconté toutes ses victoires remportées en Russie. Et Napoléon lui aurait demandé :

- Ah, tu as eu des victoires, bien ! As-tu pris Moscou ?
- Non, pas encore, répondait Hitler.
- Eh bien, couche-toi à côté de moi !

L'histoire devait lui donner raison et à la fin de l'année déjà, les Russes contrattaquaient.

Au début décembre, fracassante nouvelle, les Japonais attaquaient par surprise la flotte américaine à Pearl Harbour aux Iles Hawaï. Le conflit s'embrace, l'Amérique entre en guerre aux côtés des Alliés.

Et pendant que la guerre fait rage la vie continue au village. Au chalet, Félix Monnard a pu avoir le congé d'alpage et nous revient à la Muratte avec Gaston et le bouèbe Gilbert Demarrat.

En automne, importante journée pour la famille, Gaston a trouvé femme et se mariera en décembre. Lina Glauser nous vient de Champvent, une bonne famille d'agriculteurs d'origine bernoise, quatre garçons et quatre filles, des gens qui travaillent bien.

1942

Les hostilités ont éloigné les forces allemandes vers l'Est, la Suisse a pu libérer quelques unités mobilisées. Ainsi, Samuel pourra avoir une dispense pour aller fromager à la Muratte, remplaçant Gaston qui, marié, restera au village.

Au mois de mai, nouvelle importante journée dans la famille, c'est Marie-Ellen qui se marie au village même avec Jacques-Auguste, dit "Gut", de la famille Louis-Charles Rochat. Marie s'en va donc retrouver les Crettets où elle avait passé son adolescence. Gut cependant est mobilisé lui aussi et passera de longs jours loin de sa famille, même s'il est souvent au Pont, son lieu de stationnement.

Incendie du Pré Gentet

Nouveau sinistre sur nos alpages. Au mois de septembre, en pleine période de guerre, c'est le tour du Pré Gentet de passer par les flammes.

C'est la famille Desmeules qui alpaît là-haut. Les causes du sinistre : un peu mystérieuses !

C'était la guerre, on l'a vu, on ne trouvait pas de tôle.

On avait alors reconstruit en utilisant les tôles de la cantine des Charbonnières, près du stand de la Combe, une construction légère, devenue inutile à la suite de l'inauguration de la grande salle, quatre ans plus tôt.

Et pendant ces faits, la guerre continue. En Russie, les Allemands ont repris l'offensive. A la faveur de la bonne saison revenue, ils ont presque reconquis le terrain repris par les Russes en hiver.

A l'automne, les Alliés débarquent en Afrique du nord et tenteront de prendre Rommel et l'Afrika-Korps en tenaille, en action combinée avec la 8ème armée des Généraux anglais Montgomery et Alexander. La guerre est à son tournant.

1943

Elles sont longues ces années de guerre et marquantes dans la vie d'un homme. Le conflit est mondial, Américains et Japonais s'expliquent dans le sud-est asiatique, tandis que les Allemands sont engagés sur le front russe. Une pointe des unités allemandes s'est enfoncée en direction du Caucase. But, la prise de Stalingrad. Mais les Russes, courageux, peu à peu contrattaquent, tant et si bien qu'ils arrivent à encercler les divisions du Général Von Paulus.

L'étau se referme bientôt inexorablement et c'est le plus grand désastre pour Hitler, la défaite de Stalingrad avec plusieurs

milliers d'hommes prisonniers. Peut-être même le commencement de la fin.

En Allemagne, on s'était efforcé de cacher un peu l'évènement pour ne pas saper le moral des troupes et du peuple, mais en haut lieu, personne n'en ignorait les lourdes conséquences.

Dans la famille Rochat, c'est une année heureuse puisqu'en ce mois d'avril, Marie met au monde Monique-Ellen et Lina en fera de même dix jours plus tard avec Urbain-Gaston. Ce même mois, c'est Ada qui se marie au Lieu avec Emile Baudraz, l'instituteur des Charbonnières, un enfant du Brassus.

Le Marchairuz

A la Muratte, Samuel remontera fromager, toujours avec une dispense d'alpage.

Mais la guerre continue. Durant l'été, les Alliés, pressés par Staline las de supporter seul le poids de la guerre, ont ouvert un second front en débarquant en Sicile après la fin de l'Afrika-Korps sur sol africain. Le Général américain Clark prendra bientôt pied sur le sol de la Péninsule précédant la conquête de Rome. Mussolini est aux abois, mais "la guerre continue" clamera son successeur, le Général Badoglio.

Personne pourtant ne croit plus à la résistance italienne, pas même les Allemands qui occuperont tout le pays pour faire front aux Alliés. C'est la fin de Mussolini incarcéré au Grand Sasso, mais qu'un commando S.S. délivrera bientôt.

On est en mai, l'offensive allemande, freinée en automne, a repris par ci, par là, sur le front russe.

L'armée suisse, toujours mobilisée, campe sur ses positions par relèves successives.

La compagnie I/215, mise sur pied au Pont, envoie une section au Marchairuz, par train jusqu'au Brassus. Et depuis là... ! Dans le groupe, on compte beaucoup de "vieux" du Landsturm, mais aussi

quelques "Bleus" qui ont quitté leur bataillon d'élite en manoeuvre dans le Chablais, pour rejoindre les couvertures-frontière.

- Prépare-toi à transpirer un bol, Marcel !, fait l'un des vingt désignés pour là-haut.

Il y a là Burdet - Estoppey, le coiffeur - Collet, l'homme qui avait toujours faim - des gars de Lausanne, habitués de cette Vallée occupée par la troupe. Des hommes du pays aussi.

- Sacs au dos, armes en mains !, commande le Sergent Favre, instituteur à Bussigny qui nous faisait aussi chanter.

Et commence la longue, très longue montée de la Lande. Suants et soufflants, les hommes s'arrêtent fréquemment pour se reprendre quelque peu. On a pris à boire heureusement. Les heures passent, la marche est longue; le soir arrive lorsqu'on atteint la petite fontaine au pied du Marchairuz. Comme il fait bon s'y désaltérer à tour de rôle. Un dernier effort, une dernière transpirée et nous voici enfin à l'Asile.

Le cantonnement se trouvait à bise, mais à part les heures de garde et la nuit, le reste du temps se passait au Café, chez le père Gruaz qui, à l'époque, avait encore une vache, la Madelon, qu'il soignait lui-même. Invariablement, une fois son gouvernage fini, le patron venait rejoindre les militaires pour une bonne partie de cartes. Mais, il n'aimait pas perdre et certains camarades, fins joueurs, s'arrangeaient souvent pour le "plumer".

Les parents Gruaz avaient encore avec eux leurs deux filles, assez jolies ma foi et bien sûr fort sollicitées.

Les jours passaient paisiblement là-haut. Les plus jeunes assuraient le ravitaillement depuis le Brassus ou allaient en patrouille du côté du Cunay et de la Neuve, laissant les aînés monter la garde. En mai, on pouvait y voir encore la neige entassée aux abords de l'Asile et on ne voyait guère de monde.

En Russie, le vent à tourné, les Allemands, après le désastre de Stalingrad, se replient vers l'ouest, harcelés par l'armée rouge des Généraux Yukov et Koniev. La presse allemande fait état de la belle résistance de leurs troupes, mais on recule quand même.

Au village, Samuel est au service en cette fin d'année pour remplacer ses congés de l'été. Il passera Noël et Nouvel'An à la

compagnie 1004, à Sainte-Croix et au col de l'Aiguillon. Jean, à son tour, sera mobilisé pour des relèves dans les mineurs.

Un drôle d'individu rôde

Il avait été élevé par sa grand-mère, laquelle avait fait ce qu'elle avait pu, la pauvre. A l'école, c'était déjà un élève difficile. Peu studieux, il passait son temps à faire des crasses. De bonne heure, il avait déjà des armes dans les mains, venues on ne sait d'où.

Devenu adolescent, il avait quitté le village, prétendant devenir aviateur. Mais, peu à peu, il travaillait de moins en moins, ne faisant plus que de brèves apparitions parmi nous.

Puis, on en parlait à voix basse ! Il avait volé ceci, puis cela.

Vivant alors clandestinement, il s'était mis à trafiquer vers la France. On avait même dit qu'il avait attaqué un garde-frontière.

Dès lors, il était craint et recherché. A plusieurs reprises, il s'était même introduit de nuit dans le magasin du village où il volait. Quelques semaines plus tard, l'épouse du magasin décédait. On disait que c'était la peur et qu'elle l'aurait vu pénétrer dans la chambre à coucher.

Un soir de novembre, le douanier de service l'avait rencontré, il avait tiré et l'avait tué.

Grande émotion dans le village, mais soulagement aussi. C'était devenu un homme dangereux.

Les champs à Marius

Marius du Gros Tronc exploitait un petit domaine. Il n'avait pas d'enfant, seulement une fille, morte en son jeune âge, hélas.

Arrivé à près de 70 ans, il avait décidé de renoncer à exploiter. Gaston, jeune marié, habitait dans sa maison, et on vivait en bonne harmonie. C'est alors que Jules s'approchait de Marius, son cousin.

- Il te faut me louer ton domaine, lui faisait-il.

Marché conclu, Jules et ses fils pourraient exploiter la Moitze, la Vieille Maison, le Gros Tronc, etc.

Plus tard, au moment des réunions parcellaires, Jules achetait les champs de Marius.

1944 - Le Marchairuz, encore

Un hiver garni de neige, la Cp I/215 est au Marchairuz en ce mois de février. Mais on ne voit personne là-haut, si ce n'est quelques courageux shieurs de temps à autre.

Février-mars, la guerre en Europe. Sur le front Est, les Russes repoussent peu à peu l'envahisseur allemand. Staline insiste pour que les Alliés ouvrent enfin un second front pour soulager l'armée soviétique qui supporte quasiment tout le poids de la guerre contre Hitler.

En Italie, en Sicile d'abord, les Alliés avaient bien débarqué en septembre et progressent lentement. Les Allemands résistent cependant.

En Asie, Japonais et Américains s'expliquent aux Philippines, à Singapour ou aux Iles Salomon. La guerre est totale.

En Suisse, c'est la MOB. On occupe les frontières. Les passages du Jura sont particulièrement surveillés et le Réduit national s'organise. Ainsi l'a voulu notre Général Guisan, chef courageux et prévoyant, il faut se préparer à toute éventualité.

A la Vallée, les groupes d'alerte sont en place aux postes-frontière du Carroz et des Charbonnières. Les premières lignes de défense effective sont Pétra-Félix (avec en avant-garde, des mitrailleuses et des canons d'infanterie en position à l'Aouille au-dessus du Pont) et le col du Marchairuz.

Le bataillon 215 mobilise en février à l'Isle et au Pont où la I, formée par les hommes du Bas de la Vallée et une section de Lausannois, relèvera les Vallorbiers du 214.

Mais l'hiver est rude et la neige abondante. On a touché des passe-montagne, des bandes molletières et des mitaines. Il faudra monter là-haut au Marchairuz et rien n'est ouvert, bien sûr.

Le Capitaine a donné l'ordre :

- Il faut y envoyer les hommes de la Vallée aguerris au climat et sachant skier.

La section Imhof est désignée. Les préparatifs terminés, le dîner pris et les gamelles lavées, c'est le départ par le train jusqu'au Brassus, avec armes, bagages et les gros skis blancs de l'armée pour ceux qui n'avaient pas pris les leurs personnels.

Le Brassus, 14h30, descente du train. On a réquisitionné un cheval et un traîneau pour monter les sacs et les armes jusqu'en haut la Lande, afin de soulager les hommes. Les bagages chargés, le paysan part avec le traîneau, un grelot obligatoire au cou du cheval.

Peu après, le Sergent Meylan donne l'ordre :

- Skis aux pieds, départ.

Et commence la lente traversée du Brassus, puis la longue, très longue montée de la Lande. Les jeunes iront devant et les plus âgés suivront tant bien que mal. On souffle et on transpire dans ces habits gris-verts. Plusieurs haltes sont nécessaires.

Enfin, on arrivera en haut la Lande. Le cheval est déjà redescendu et le matériel attend au pied d'un sapin.

Que va-t-on faire ? Il est déjà 5 heures et la nuit est vite là. Le Sergent a décidé :

- On prend nos armes et on reviendra chercher les sacs demain.

On prend les risques. Des risques bien minimes tout-de-même: qui viendrait là de nuit dans ces hautes neiges ? Ainsi fût fait.

Voilà la longue file indienne qui part à l'assaut de la Folie où on retrouvera enfin un peu de replat. Le jour baisse, on allongera un peu le pas au travers de la Rolaz, mais la soif se fait sentir et l'Asile est encore loin.

On arrive au détour de la Joux de Bière. La "capite" des cantonniers est ensevelie sous des montagnes de neige. Peu après, les premiers arrivent vers la petite fontaine qui coule au pied du Marchairuz. Les hommes assoiffés s'y précipitent. Que c'est bon !

Un dernier effort, c'est la grimpée vers le sommet, mais le but approche. Ouf ! Nous y voilà enfin. On "descend" à l'hôtel (oui, on descend puisque le perron est au-dessous de la couche de neige !).

C'est dans la salle à boire qu'on sera reçu pour le premier souper de la relève. Mais patience, les moins hardis ne sont pas encore là. Il faut attendre.

Enfin, rentre le dernier groupe avec le Caporal Robert, altéré comme point :

- Je n'ai rien bu à la fontaine, je n'ai pas voulu gâter une belle soif ainsi avec de l'eau !

Il se rattrapera bientôt !

La soirée, ma foi, sera courte. On atteindra les baraques voisines qui servent de cantonnement. Elles ne sont pas très confortables, mais on y entretiendra le feu dans le petit fourneau et les provisions de bois sont suff-isantes.

La première nuit sera pour nous puisque les Vallorbiers ne partent que demain et montent encore la garde. D'ailleurs quel ennemi pourrait bien venir de nuit dans ces hautes neiges ?

Le matin arrive sur ce décor digne des neiges du Grand St-Bernard. Même les sapins disparaissent sous leurs blanches carapaces.

Le chocolat militaire est apporté dans des grands bidons depuis la cuisine. On s'en réglera bien. Mais il faudra rechausser les skis et partir à la recherche de nos sacs abandonnés en cours de route.

La descente est plus périlleuse que la montée, on le sait, mais nos skis n'ont pas de fartage et ne glissent pas trop, heureusement. Il faudra néanmoins la matinée pour aller vers nos sacs un peu enneigés et les ramener pour midi.

Moment de relève pour l'après-midi où on prendra congé des Vallorbiers tout heureux de quitter ces masses neigeuses, surtout

que ça tourbille vers le Pré-de-Bière. Un garde-à-vous fixe plus ou moins parfait sanctionnera le relevé de garde.

Et le temps de la relève passera là-haut : monter la garde et entretenir le feu. Le reste du temps, on le passera au Café chez le père Gruaz, sa femme et ses deux filles passablement sollicitées, il faut bien le dire ! Mais on ne voyait personne. Qui voulait s'aventurer là-haut, sinon quelques skieurs isolés ?

Notre Lieutenant Imhof se terrait dans sa chambre et on ne l'apercevait guère. Plus de deux mètres sur le Marchairuz, on n'exagère rien. C'était le temps des neiges abondantes. A la Vallée, on s'en plaignait, on ne savait plus où la mettre !

Et la guerre se poursuit en Italie et sur le front russe. Partout les Allemands reculent, mais non sans une belle résistance. Des morts, encore des morts et parmi les civils aussi, victimes des bombardements.

On s'attend au débarquement des Alliés en France. Mais celui-ci tarde, provoquant toujours la colère de Staline qui doit supporter le gros des forces allemandes. Mais tout se prépare minutieusement en Angleterre, avant le jour J.

Il arrivera le 6 juin sur les côtes normandes. Américains, Anglais, Canadiens, Français débarquent, submergeant les forces allemandes, mais de lourdes pertes sont enregistrées pour les Américains dans l'opération Oklahoma.

A la maison, Arthur, devenu un peu discret devant les victoires de l'Allemagne, retrouve le sourire et viendra saluer le retour des Alliés. Toujours assis dans la caisse à bois :

- Je vous avais bien dit que les Allemands se casseraient la figure !

C'est vrai que chez nous, on vit une sorte d'euphorie de voir bientôt Hitler à genoux. Plus que jamais, radios et journaux sont écoutés et dévorés littéralement. Les Généraux américains Patt et Patton lancent leurs divisions vers la Bretagne, et la Touraine. But de l'opération : la prise de Paris. Du sud, la division Leclerc, issue du débarquement en Provence au mois d'août, progresse également vers la capitale. A fin août, Paris capitule, on a pu éviter la destruction, le monde respire.

En septembre, Samuel et ses copains à la Muratte entendent le canon au-delà de la frontière, vers Mouthe. La guerre se rapproche.

Pendant ce temps, la famille Rochat continue son bonhomme de chemin et des événements plus heureux ponctuent ces années de guerre.

En février, Ada donne naissance à Pierre; en avril, Lina a son deuxième fils, Daniel; et en septembre, c'est Suzanne qui voit arriver Claude. Le père Jules, lui, n'est pas très bien cet été et doit tenir le lit. Le docteur Sangruber n'est pas du tout rassurant. Ce ne sera pourtant qu'une fausse alerte et tout se remettra vers l'automne.

A son tour, on l'a déjà vu, Jean est appelé à l'armée et incorporé dans les mineurs. Même Emile Baudraz exempté du service, se retrouvera postier dans une compagnie. On le voit, la mobilisation est totale.

En Suisse, on a le rationnement et on touche des coupons de pain et autres aliments, ce qui nous permettait d'entendre ce dialogue révélateur au café :

- Mange-t-on un morceau, B ?, dit A.
- Comment veux-tu que je mange, je n'ai plus d'argent, plus de coupons, plus de crédit !, répond B.

Mais bien sûr, laitiers et paysans n'auront pas à se priver de beurre et de lait.

En France, les Alliés se rapprochent du Rhin et on se bat non loin de Bâle, alors que l'armée russe pénètre déjà en Prusse orientale; le courant est irrésistible.

Samuel est retourné au Marchairuz avec ses contemporains de l'élite; il y passera un deuxième Noël sous les armes.

1944 - Noël au Marchairuz

Fin novembre 1944, la pluie, la pluie au bas de la Vallée. On avait remobilisé au 215 et on avait été désigné pour faire partie

d'abord du Groupe d'alerte de la douane des Charbonnières, pour la première moitié de la relève qui devait durer jusqu'au 30 décembre.

Le Groupe d'alerte de la douane, on les appelait les Riches parce qu'ils bénéficiaient d'un statut spécial : ils avaient la grande solde et se nourrissaient eux-mêmes. Alors, contrairement au menu ordinaire de la troupe, les Riches de la douane mangeaient des frites et des filets, le tout bien arrosé, s'attirant un peu la jalousie de la compagnie I. C'était Britton, leur cuisinier, et Carolon, leur remplaçant.

Donc, des bons vivants là-haut, mais ce qu'on oubliait souvent, c'est que ces hommes étaient exposés. En effet, en cas d'agression, le Groupe d'alerte était littéralement condamné à disparaître, vu qu'ils n'avaient aucune fortification qui les aurait protégés.

Mais en Mob, ils avaient la belle vie !

Vers le 10 décembre, les plus jeunes avaient été désignés pour monter au Marchairuz où ils passeraient Noël.

On se retrouvait donc une nouvelle fois là-haut, dans la neige sous les ordres du Lieutenant Edmond Lugin qui faisait équipe avec ses hommes : contrairement aux autres officiers qui exigeaient qu'on prenne la position chaque matin, pour les saluer (garde-à-vous), Monmond, comme on le surnommait, attendait un coup de poing en signe d'amitié ! Mais, quelquefois, les choses n'allaient pas si bien et certains avaient tendance à abuser un peu, provoquant alors la réaction de l'officier qui se fâchait. Difficile d'être chef et grand copain à la fois !

Mais on se plaisait là-haut parce qu'on ne voyait ni le Capitaine, ni les officiers supérieurs. On était presque en vacances !

Et Noël était arrivé, et avec lui, les fameux paquets pour les soldats sous les armes. On les ouvrait avec impatience pour découvrir les fameux briquets tant attendus. Mais, sur le nombre - on ne savait pas pourquoi - il y avait un ou deux paquets qui contenaient, non pas le briquet, mais une cuillère à thé ! (Probablement pour penser aux non-fumeurs).

Ainsi, Adrien, arrivé après les autres pour cause de sentinelle, ouvrait-il son paquet :

- Tu auras la cuillère !, lui disaient les copains en rigolant.
- Eh bien, si je l'ai, je fous loin le paquet, grommelait-il.

Par bonheur, il avait le briquet !

Un Noël vraiment pas comme les autres, où on avait chanté toutes sortes de chansons, en buvant des verres. Un véritable corps-de-garde, quoi !

Quelques jours plus tard, on était relevé pour aller démobiliser au Pont.

Au Nouvel'An, on était enfin à la maison !

1945

L'année commence par un grand froid, 32 degrés en janvier. Brr !

Mais bien sûr, c'est la guerre qui est toujours au premier plan. On se bat toujours avec acharnement et les Allemands ont même contrattaqué avec quelque succès en Belgique. Mais la chance a tourné quand même, les Alliés sont supérieurs en nombre et en équipement, grâce aux Américains, il faut le dire. Les Généraux allemands Rundstedt et Rommel l'ont dit ouvertement à Hitler depuis longtemps :

- Les forces ennemies sont invincibles, la guerre est perdue !

Mais Hitler entêté, malade dit-on, s'obstine et ne veut rien savoir. Comment tient-il encore au pouvoir ? Il y a bien eu un attentat en été 1944, mais qui avait échoué de peu, c'est vrai. Il avait d'ailleurs coûté la vie à plus d'un officier impliqué dans la tentative.

A l'est, les Russes arrivent aux portes de Berlin, alors que les Alliés ont franchi le Rhin, foulent le sol allemand et poussent en direction de la capitale du Reich. Les Français progressent le long de la frontière suisse vers Constance, commandés par un brillant stratège, le Général De Lattre de Tassigny.

Tout se précipite en ce début de mai. Enfin, le 8, l'Amiral Doenitz qui a succédé à Hitler mort dans son bunker à la Chancellerie, signe l'armistice imposé par les Alliés. La guerre est finie en Europe. Hourra !

Les cloches sonnent dans nos villages, la jeunesse fait cortège. Quel beau jour ! Mais que de souffrances, que de morts dans toute l'Europe meurtrie par six ans de guerre monstrueuse.

La Suisse a été épargnée, Dieu merci. Le mérite en revient au Tout-Puissant et aussi à notre Général Henri Guisan qui a gardé la foi alors qu'à Berne, des voix s'élevaient dans la tourmente, parlant de "s'aligner avec le nouvel ordre !" Henri Guisan, ferme, résolu a su redresser la barque aux jours les plus sombres. En juillet 1940 particulièrement, après la capitulation de la France. Convoquant ses officiers supérieurs sur la prairie du Rütli, il y proclamait son fameux ordre du jour qui devait sceller la volonté de résistance de l'armée et du pays devant la menace d'une invasion.

Et pendant ce temps, la guerre faisait rage dans le Pacifique où les Américains avaient repris l'initiative aux Philippines, en Indochine et bientôt vers le Japon. Que de vies humaines anéanties!

Enfin, le 6 août 1945, le Japon était vaincu par une nouvelle bombe meurtrière, la bombe atomique, lancée sur Hiroshima et Nagasaki ! Ouf, le monde enfin respire !

La guerre finie, la vie reprend ses pleins droits. En Suisse, les cartes de rationnement devaient durer quelques mois encore. Malgré la mise en place du plan Wahlen, il fallait calculer et ne rien gaspiller. A part le pain, on peut dire qu'à la maison, on n'avait manqué de rien. C'est vrai que le fromage mi-gras avait remplacé le fromage tout court. Par contre, on avait un peu de peine à s'approvisionner en farine pour les cochons et les meuniers livraient au compte-gouttes. Jules ne manquait pas de plaisanter le moment venu :

- On a la visite de représentants qui veulent nous vendre des stimulants pour l'appétit des porcs, mais on n'a presque rien à leur donner à manger !